

Open City

by Teju Cole · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/open-city-resume>

Summary

En 60 secondes

Julius, interne en psychiatrie nigérian-allemand dans sa dernière année de formation, se détend de l'hôpital en marchant des heures dans New York. Ses errances le mènent des librairies de Morningside Heights à Bruxelles, Lagos, des centres de rétention et Carnegie Hall. En chemin, il recueille les histoires d'inconnus — une demandeuse d'asile, un intellectuel marocain, un professeur en deuil — tout en esquivant les siennes. Puis une accusation liée à son enfance à Lagos fissure la surface paisible de son récit. Le livre se termine sur lui, encore en marche, encore à observer, toujours pas tout à fait connu.

Pourquoi le lire

C'est le roman rare qui rend les promenades d'un homme aussi haletantes qu'un thriller. Cole transforme la flânerie en radiographie d'un moi — et d'une ville bâtie sur des histoires enfouies. Lisez-le si vous aimez W.G. Sebald, si vous avez déjà utilisé le tumulte pour esquiver une question difficile, ou si vous voulez voir ce que la fiction littéraire peut faire d'un esprit qui divague.

L'histoire

Le Marcheur

Julius, résident en psychiatrie nigéro-allemand en dernière année d'internat, se détend du travail hospitalier en marchant dans Manhattan, à partir de Morningside Heights. Dans une librairie, il achète *La Chambre claire* de Roland Barthes, et dans le métro du retour il aperçoit un homme qui ressemble à une version plus jeune de son père. Il rend visite au Dr Saito, son ancien professeur nippo-américain âgé, dans l'appartement du professeur sur le Upper West Side. Saito lui montre des netsuke et parle de Mahler, disant : « Je lis les poètes anglais. J'y trouve une clarté dont j'ai besoin. » Lors d'une fête à Manhattan, Julius rencontre Nadège, doctorante haïtienne en littérature française vivant à Brooklyn, et une romance commence. Un chiropraticien, le Dr Gupta, qui soigne son mal de dos, lui parle de son mariage arrangé et de la mort de son fils du cancer — « Le corps est le registre de tout ce qui lui est arrivé. » Julius prend le ferry de Staten Island devant la Statue de la Liberté, pensant aux immigrants passés par Ellis Island. Lors d'une fête sur le Upper East Side, il rencontre Sylvie, journaliste, et ils débattent de la guerre d'Irak ; elle dit : « Nous sommes tous complices des choses que nous ne dénonçons pas. »

Bruxelles, et les gens que l'histoire a égarés

Julius s'envole pour Bruxelles pour de courtes vacances, logeant près de la Grand-Place et errant jusqu'au Parc du Cinquantième et à Matongé, le quartier africain, où il observe la communauté congolaise. Dans un cybercafé et boutique de cartes téléphoniques, il rencontre Farouq, un Marocain qui devient le miroir le plus aigu du livre. Lors d'un dîner chez Farouq, celui-ci dit : « La différence entre toi et moi, c'est que toi tu es un citoyen du monde, et moi non. » Plus tard, dans une longue conversation à la boutique, Farouq nomme ses influences — Edward Saïd, Paul de Man — et dit : « Au fond, le problème n'est pas le problème du voile, mais le problème du regard. » Julius dîne ensuite avec le Dr Maillotte, une Belge âgée dont le défunt mari administrait le Congo belge ; elle lui montre une photographie de l'homme avec des villageois congolais. De retour à New York, Julius se rend dans un centre de rétention du Queens pour voir Saidu, un jeune Libérien demandant l'asile, qui raconte son périple du Liberia à travers plusieurs pays africains jusqu'aux États-Unis. « J'ai trop vu. Je ne veux plus rien voir », dit Saidu.

L'Accusation

Dans une rue de Manhattan, Julius croise Moji, une connaissance d'enfance du Nigeria. Elle l'invite dans son appartement — et là l'accuse de l'avoir violée lors d'une fête quand ils étaient adolescents à Lagos. Il est abasourdi. Il n'a aucun souvenir de l'événement, et le roman ne lui donne aucun moyen de le vérifier ou de le réfuter. Sortant dans un état second, il réfléchit à l'accusation et à son incapacité à s'en souvenir, pensant : « J'avais été aveugle à tant de choses. » Il ne recontacte jamais Moji. Au African Burial Ground National Monument du bas de Manhattan, Julius lit les inscriptions et médite sur l'esclavage à New York, notant que les restes de plus de 400 Africains y furent découverts en 1991. Au Musée américain d'histoire naturelle, il se tient devant les dioramas de la Salle des mammifères africains et pense aux animaux empaillés et à la violence implicite dans leur exposition. Dans une galerie de Chelsea, une photographie de l'artiste sud-africain Santu Mofokeng — une grotte dans l'État libre — le fait penser au paysage et à la mémoire.

Pertes, et la longue marche vers le bas

Le Dr Saito meurt. Lors du service commémoratif, Julius parle brièvement de l'influence du professeur sur lui, rappelant les mots de Saito : « Je n'ai pas peur de la mort. J'ai peur de ne pas avoir assez vécu. » Nadège lui annonce qu'elle part à San Francisco pour un stage postdoctoral ; la relation se termine à l'amiable, avec son verdict : « Tu es un homme bien, Julius, mais tu n'es pas présent. » Il s'envole pour le Nigeria, loge chez sa mère à Lagos, marche dans la circulation chaotique et parmi les vendeurs de rue, et visite la tombe de son père au cimetière d'Ikoyi. Sa grand-mère, dans ses quatre-vingt-dix ans, lui raconte des histoires sur l'enfance de son père — « Ton père était un garçon tranquille. Il gardait tout à l'intérieur » — et Julius ressent une profonde déconnexion du passé de sa famille. De retour à New York, il apprend que Saidu a été expulsé ; il éprouve culpabilité et impuissance, et pense à l'arbitraire des frontières et à la cruauté des systèmes d'immigration. Une nuit, en traversant Central Park, trois adolescents le braquent, prenant son portefeuille et son téléphone sans lui faire de mal ; il s'assoit sur un banc et regarde le ciel s'éclaircir vers l'aube. Le livre se clôt sur une dernière marche des Cloisters,

dans le Fort Tryon Park, jusqu'à la pointe de Manhattan, Julius regardant au-dessus de l'eau, pensant à l'immensité du monde et aux limites de sa propre compréhension.

Personnages

- Julius: Résident en psychiatrie nigéro-allemand en dernière année d'études, à moitié observateur, à moitié fugitif de son propre passé. Il arpente les villes pour réfléchir, écoute brillamment les inconnus, et se voit contraint d'affronter une accusation — et un lui-même — dont il n'a aucun souvenir.

- Moji: Une connaissance d'enfance de Lagos qui réapparaît dans une rue de Manhattan et accuse Julius de l'avoir violée lors d'une fête d'adolescence. Son accusation n'est jamais résolue, et elle recadre tout ce qu'il raconte.

- Farouq: Un Marocain de Bruxelles qui tient un cybercafé et un commerce de cartes téléphoniques, intellectuel méconnu nourri de Said et de de Man. Sa réplique sur la citoyenneté perce l'image que Julius se fait de lui-même, sans frontières.

- Saidu: Un jeune demandeur d'asile libérien que Julius visite dans un centre de détention du Queens, épuisé par un périple éprouvant. Son expulsion hors champ est la défaite la plus silencieuse et la plus lourde du livre.

- Dr. Saito: Ancien professeur de Julius, Nippo-Américain et âgé, amateur de netsuke et de Mahler, qui affronte la mort avec le regret de n'avoir pas assez vécu. Son hommage funèbre marque la disparition des liens de Julius avec une génération de mentors.

- Nadège: Étudiante haïtienne en doctorat de littérature française qui sort avec Julius et part pour une bourse à San Francisco. Ses derniers mots nomment le défaut central de Julius : il n'est pas présent.

- Dr. Maillotte: Femme belge âgée dont le défunt mari fut administrateur colonial au Congo belge. Sa table d'hôte maintient l'empire confortable, photographié et jamais interrogé.

- Dr. Gupta: Chiropracteur de Julius, qui soigne les maux de dos tout en déroulant sa propre vie — un mariage arrangé, un fils mort du cancer. Il transforme la colonne vertébrale de Julius en archive.

Thèmes

La flânerie comme échappatoire: Les marches de Julius sont le moteur du roman et son alibi. Il dérive de Morningside Heights au ferry de Staten Island, puis à Central Park la nuit, et chaque marche produit des observations éblouissantes — mais la déambulation lui permet aussi de passer sans cesse outre tout ce qui pourrait le retenir. Nadège le dit sans détour : « Vous êtes un homme bien, Julius, mais vous n'êtes pas présent. » L'agression à Central Park, où il perd son portefeuille et son téléphone mais reste assis à regarder l'aube, montre un homme capable de métaboliser même la violence en expérience esthétique. Le propos du livre : le mouvement peut

être une manière de n'arriver nulle part, et l'attention la plus cultivée peut encore être une forme d'absence.

Les histoires enfouies: Le roman revient sans cesse à ce que les villes construisent par-dessus. Au African Burial Ground National Monument, Julius lit les inscriptions et note que les restes de plus de 400 Africains ont été découverts dans le sud de Manhattan en 1991 — l'esclavage sous les trottoirs du quartier financier. À Bruxelles, le Dr Maillotte lui montre une photographie de son mari avec des villageois congolais, le colonialisme conservé comme bibelot de salon. Les dioramas d'animaux naturalisés de la Hall of African Mammals et la photographie de grotte de Santu Mofokeng prolongent le motif : des paysages et des corps faits pour parler, ou rendus muets. Le propos du livre : le passé n'est pas passé ; il est en dessous, et la plupart d'entre nous marchons dessus sans regarder vers le bas.

Qui a le droit d'être citoyen du monde: Farouq, qui tient son cybercafé et sa boutique de cartes téléphoniques à Bruxelles, est aussi savant que quiconque Julius rencontre — il cite Said et de Man avec aisance — mais il reste bloqué par les frontières, les papiers et le regard des autres. « La différence entre vous et moi, c'est que vous êtes un citoyen du monde, et moi non », dit-il à Julius pendant le dîner. L'expulsion de Saidu de New York fait la même démonstration sous sa forme bureaucratique et brutale, laissant Julius avec de la culpabilité et des réflexions sur l'arbitraire des frontières. Le propos du livre : la mobilité mondiale est un privilège qui se déguise en tempérament, et l'absence de frontières de Julius s'achète au prix de l'immobilité des autres.

La mémoire et ses dénégations: Julius affirme n'avoir aucun souvenir de l'événement que Moji décrit — le viol allégué lors d'une fête d'adolescents à Lagos — et le roman ne le condamne ni ne le disculpe. Sa pensée ensuite, « J'avais été aveugle à tant de choses », vaut bien au-delà d'une seule nuit. La réplique du Dr Gupta, « Le corps est le registre de tout ce qui lui est arrivé », propose le contre-modèle : ce que l'esprit abandonne, le corps le garde. La grand-mère de Julius se souvient de son père comme d'un « garçon silencieux » qui « gardait tout à l'intérieur » — un héritage familial de silence. Le propos du livre : la mémoire est sélective, égocentrique, et le moi que vous vous racontez peut manquer de son pire chapitre.

Écouter sans aider: Julius est psychiatre ; son métier est l'attention. Il entend le « J'ai vu trop de choses. Je ne veux plus rien voir » de Saidu, entend le chagrin du Dr Gupta, entend la critique de Farouq qui le vise directement — puis continue de marcher. Saidu est expulsé malgré tout ; l'intuition de Farouq ne change rien à la vie de Julius ; Moji n'est plus jamais recontactée. Le roman met en accusation, sans bruit, une sensibilité humaniste qui collectionne la souffrance comme des impressions. Le propos du livre : témoigner n'est pas agir, et un homme qui voit tout peut encore ne presque rien faire.

Symboles

- La marche:

- L'African Burial Ground:

- La Neuvième de Mahler:

- Les netsuke:

La fin expliquée

La fin refuse la fin que les lecteurs attendent. L'accusation de Moji n'est jamais jugée ; Saidu est expulsé hors champ ; le père de Julius demeure un inconnu reconstitué uniquement par les récits de sa grand-mère. À la place, le roman se referme sur une marche — des Cloisters, dans Fort Tryon Park, jusqu'au bout de Manhattan, jusqu'à l'eau — pendant que Julius songe à l'immensité du monde et aux limites de sa propre compréhension. Une lecture : c'est une humble honnêteté, un narrateur qui admet enfin l'étendue de ce qu'il ne peut pas savoir. Une lecture plus sombre : c'est la même vieille esquivé en langage plus élevé, esthétisant l'échec à comprendre comme s'il s'agissait de sagesse. L'aube qui suit l'agression — Julius sur un banc, détrossé, indemne, à regarder le ciel s'éclaircir — l'annonce : il perd des choses et continue d'observer. La fin atteint sa cible parce qu'elle vous livre en une seule image le dernier cadeau du flâneur et son dernier réquisitoire : la ville entière parcourue, et le marcheur toujours insaisissable.

Les meilleures citations

- "J'ai lu les poètes anglais. Je trouve en eux une clarté dont j'ai besoin." - Dr Saito

- "La différence entre vous et moi, c'est que vous êtes un citoyen du monde, et moi non." - Farouq

- "J'ai vu trop de choses. Je ne veux plus rien voir." - Saidu

- "Vous êtes un homme bon, Julius, mais vous n'êtes pas présent." - Nadège

Limites

La construction du roman est aussi son dérobade. Comme tout nous parvient à travers Julius, Moji ne peut jamais parler au-delà de son accusation, et le livre peut sembler protéger son narrateur sous la bannière de l'ambiguïté — certains lecteurs y voient une esquivé plutôt qu'une fin ouverte. Les femmes servent largement d'instruments à son introspection : Nadège le diagnostique, Moji l'incolpe, l'inconnue en larmes à Carnegie Hall pleure pour lui. L'intrigue est volontairement mince ; si vous voulez de l'élan ou une résolution, le pas du flâneur vous mettra à l'épreuve. Et le poli de la prose peut sembler une mise en scène de cosmopolitisme que le livre lui-même, à travers Farouq, interroge discrètement.

En une phrase

Un homme arpente une ville pour éviter de se connaître, et la ville n'en finit pas d'insister.

Pour qui

Les lecteurs qui ont adoré Sebald, la flânerie littéraire sans Winterson, ou les romans où la ville est co-auteur. Et quiconque a la patience d'un livre qui refuse les verdicts — et l'acuité pour remarquer ce que ce refus peut signifier.